



**HAL**  
open science

## Réflexivité et fuite du réel dans le langage

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. Réflexivité et fuite du réel dans le langage. 2017. hal-01654432

**HAL Id: hal-01654432**

**<https://hal.science/hal-01654432>**

Preprint submitted on 4 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

### Résumé

Le paradoxe que cet article tente de résoudre est un aspect diachronique du langage. D'une part, il est indubitable que le langage prend appui sur le réel, d'autre part il s'affranchit de ce réel pour se donner une autonomie. Le linguiste Dereck BIKERTON parle pour le premier de protolangage et pour le second, de langage, au niveau phylogénétique. Hypothèse qui recoupe l'acquisition du langage au niveau ontogénétique. Le mouvement que nous allons illustrer est ce passage du protolangage vers le langage.

Mots clés : protolangage, langage, réflexivité, narrativité, fuite du réel, acte de langage.

### Abstract

The paradox that this article attempts to solve is a diachronic aspect of the language. On the one hand, there is no doubt that language is based on the real, on the other it frees itself of this real to get autonomy. The linguist Dereck BIKERTON, for the first case speaks about protolanguage and for the second; language, at the phylogenetic level. The assumption is exactly the same on the acquisition of the language to the ontogenetic level. The movement we are going to illustrate is that passage of the protolanguage to language.

Key words: protolanguage, language, reflexivity, narrativity, leak of real, speech act.

### RÉFLEXIVITÉ ET FUITE DU RÉEL DANS LE LANGAGE

Notre habitude linguistique nous fait croire que l'on utilise le langage pour suppléer une absence. Cette intuition est paradoxalement illustrée par le signe autonymique selon la définition que lui accorde Hans REICHENBACH :

(...) quand nous écrivons quelque chose au sujet du sable, nous pouvons mettre du sable à la place occupée autrement par le mot « sable » et pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une pincée de sable indésirable sur le papier, mais une partie de votre langage et nom du sable, nous aurions à mettre des guillemets à gauche et à droite de la pincée de sable. Malheureusement, une telle pratique, quoique convenable pour le sable, conduirait souvent à de sérieuses difficultés, par exemple si nous voulions utiliser cette méthode pour dénoter les lions ou les tigres<sup>1</sup>. (REICHENBACH, 1966[1947], p. 10)

---

<sup>1</sup> Notre traduction

Tout se passe donc comme si nous utilisions seulement la langue pour dénoter les objets du monde avec cet avantage immense que les mots sont plus faciles à manipuler que les objets. C'est justement ce qui se passe à l'aube de l'humanité.

Du point de vue de la phylogénétique, au commencement, la seule possibilité linguistique est le présent de l'indicatif. Il s'agit en effet d'une communication *hic* et *nunc* parce que la présence des communicants et de l'objet de la communication est requise. Cette exigence de présences simultanées se comprend quand on sait que l'homme de la préhistoire ne peut communiquer que sur des objets présents au sens, notamment la vue.

Si de plus on se rend compte que le geste déictique utilise l'index, nous comprenons que le présent soit la source du temps grammatical et que le mode indicatif soit la source du langage. Sur cette base, fonction dénotative et fonction indexicale sont une seule et même chose : ce qui veut dire très exactement que la fonction essentielle du protolangage est dénotative. Le terme de protolangage a pris naissance sous la plume du linguiste Derek BICKERTON :

La notion de protolangage a été introduite par le linguiste américain Derek BICKERTON. À partir de de son étude des pidgins et des créoles et de la compréhension des différentes ces deux formes de langage, il a formé l'hypothèse selon laquelle notre lignée disposait, dans le passé, d'une forme moins élaborée de langage : le protolangage. (DESSALES, Aux origines du langage, 2000)

On peut faire correspondre cette fonction dénotative à la thèse défendue par SAUSSURE. En reprenant les choses au niveau ontogénétique, on s'aperçoit que l'enfant, bien qu'il ne dispose que de lexique très réduit, n'est pas dépourvu de communication efficace là où le nom des choses lui fait défaut. Il lui suffit pour cela de montrer par son index l'objet de son intérêt. Pareillement, SAUSSURE soutient que c'est la combinaison du signifiant et du signifié qui forme le signe dont la fonction est de désigner un objet du monde. La seule différence est que le geste déictique de l'enfant ne peut se passer de la présence de l'objet qu'il pointe de cette manière, alors que le signe saussurien s'accommode de l'absence de l'objet.

Ce qui veut dire que la communication dans le protolangage est dans le présent éternel de l'énonciation. En effet, le socle qui a permis à la grammaire de fonder le temps grammatical du présent de l'indicatif s'explique par la présence d'objets aux sens (la vue essentiellement) et que l'index sélectionne et fixe au profit de son allocataire. Il est évident que vouloir indiquer quelque chose qui n'est pas présent à la vue par le geste déictique de l'index est une absurdité. C'est ce que nous apprend Robert LAFONT avec son style propre :

Le fonctionnement linguistique tout entier s'organise autour de l'évidence du moi. Sans elle il partirait à la dérive. La vérité du monde, sous la véracité du message, se suspend au message. (LAFONT, 1978, pp. 178-79)

Apparemment, telle qu'elle est décrite la situation, nous tombons dans la théorie du langage étiquette ou du langage comme tautologie du réel. En effet, la question qui se pose est de savoir quel est l'intérêt de pointer du doigt, ou avec des mots quelque chose, qui est présent aux sens.

La réponse à cette question nous confronte d'emblée à la pragmatique.

Il est défini que la pragmatique étudie le rapport qu'il y a entre les signes et leurs utilisateurs. De cette première définition, nous préconisons le schéma suivant : si le chasseur du paléolithique, le plus proche de la proie indique avec son index la direction prise par l'animal à ses amis qui sont à la traîne, c'est parce que l'animal n'est plus présent aux sens de ces derniers. De cette manière le geste déictique a pour but de suggérer qu'il faut continuer la chasse. C'est-à-dire que les chasseurs passent de l'idée d'un abandon vers une idée de continuation.

Ce qui veut dire que l'acquisition du langage prend sa source dans un but pragmatique : la nécessité de raconter des événements passés très préjudiciables au maintien de l'organisation sociale afin de créer l'horreur du spectacle linguistique des événements qui ne sont plus, parce que passés, mais rendus présents à l'esprit par le récit. Dès lors, il est devenu impératif d'introduire la syntaxe afin de pouvoir assurer la cohérence des identités des personnes, des objets, des lieux et des actions menées dans le récit ; sans que les yeux perçoivent aucun actant de ce récit.

Dans le passage du protolangage au langage, nous avons donc deux mouvements qui s'inversent. Dans le protolangage, la communication concerne seulement les objets présents aux sens, dans le langage, la communication s'affranchit de cette présence aux sens et peut parler des choses absentes, rendues présentes dans l'esprit par le sens linguistique dont la cohérence est garantie par la syntaxe. C'est là que se trouve la naissance de la narration, sa fonction est avant tout pragmatique et conforte l'idée de la performativité généralisée :

On peut alors supposer que, pour échapper aux crises récurrentes qui déréglaient l'organisation sociale, nos ancêtres ont inventé un mode inédit d'expression au sien du groupe : la narration. C'est en évoquant par la parole les crises passées qu'ils ont réussi à empêcher qu'elles se renouvellent. Le langage humain se serait forgé au cours de ce processus, et son premier usage aurait consisté à établir les lois fondatrices qui régissent l'organisation sociale de tous les groupes humains. (DESSALES, PIQ, & VICTORRI, 2006)

D'une manière générale, raconter ce qui s'est passé, c'est faire de la narration. Mais depuis, on peut aussi raconter ce qui n'existe pas encore, alors la narration est fictive. Dans tous les cas le langage s'est libéré de la nécessité de présence par l'introduction de la grammaire. Deux points de grammaire méritent ici d'être explicités.

La première concerne le système d'anaphores (ou de cataphores). Très souvent les cours de langue considèrent que ce système a pour but d'éviter la répétition. Rien n'est plus faux.

Le langage n'interdit pas la répétition, notamment à l'oral où le langage est véritablement authentique, on constate beaucoup de répétitions car moins soumis au contrôle grammatical. La fonction du système d'anaphore est de maintenir la cohérence du discours :

Le fait décisif par conséquent qui motive la notion d'anaphore, semble être cette capacité à faire apparaître un segment du contexte comme terme "répondant" aux conditions d'interprétation qu'exige un autre terme, qu'on dit pour cette raison anaphorique. Il est en outre requis qu'il y ait emprunt au terme antécédent, que celui-ci par conséquent se comporte véritablement comme source en fixant une composante de l'interprétation du terme anaphorique. (CORBLIN, 1995, p. 22)

Nous pouvons déduire de cette remarque que les anaphores ont pour mission de donner une cohérence, donc une intelligibilité au spectacle linguistique que nous dresse la narration. En plus de la force cohésive des éléments grammaticaux, la narration obéit à un autre principe diégétique que nous appelons ici « grammaire du texte ». Cette grammaire du texte se résume par la formule suivante : « une minute de récit peut contenir cent ans d'histoire ». Ce qui veut dire que le langage n'est ni une tautologie du réel, ni une mimésis, il est un investissement du réel comme l'atteste CASSIRER qui explore la part du langage dans la construction du monde des objets. (CASSIRER, 1969)

Autrement dit, ce pouvoir du récit de contracter le temps lui provient d'une propriété syntaxique : la récursivité. On peut comprendre la récursivité comme le fait pour une structure d'être reproductible par enchâssement multiple. Ainsi pour les relatives, nous pouvons l'illustrer par l'exemple suivant :

1. *La pomme que tu regardes qui semble bien mûre dont la couleur est rouge est un fruit de l'arbre interdit.*

Cependant, nous allons retenir de la récursivité une règle de cohésion sémantique qui permet au récit d'être économe et de se dérouler en un temps très court. Il s'agit de ce que la sémiotique triadique de PEIRCE appelle théorie des interprétants.

Cette théorie annonce que le mode de donation de l'objet par un signe est redevable à un troisième qui relève de l'ordre de la loi comme prédictibilité. Ainsi, il est complètement illusoire de vouloir apprendre à compter les entiers naturels par exemplification exhaustive des nombres. Pour éviter cet inconvénient majeur, il suffit d'écrire l'ordre de la loi comme étant  $n+1$ . Ce qui nous permet d'avoir la suite suivante : 1, 2, 3, 4, ...  $\infty$ .

La règle d'interprétation consiste à dire que 1 renvoie à 2 par la règle  $N+1$ , c'est-à-dire :  $1+1=2$  ; et 2 renvoie à 3 par la même règle, et ainsi de suite indéfiniment. Pareillement, si le récit peut se dérouler en un temps très court, c'est parce qu'il envisage une figure du monde sous la perspective de la logique narrative comprise comme une transformation d'état :

« Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en

sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques. » (TODOROV, 1971-1978, p. 50)

Dès lors, nous comprenons que si le protolangage est mimétique, c'est parce qu'il fonctionne de manière déictique pour des objets présents au sens. Ensuite le transfert du mouvement déictique en langue a donné naissance au mode indicatif. Le mode indicatif a pour but pragmatique de donner un certificat de réalité à la référence des unités linguistiques.

Il faut faire attention ici, parce que « certificat de réalité » ne signifie pas « vérité ». La valeur pragmatique de l'indicatif est de demander à l'interlocuteur une « suspension volontaire d'incrédulité » pour reprendre ici cette expression de COLERIDGE (1817). C'est cette suspension qui nous permet de considérer le référent comme un simulacre au profit de la logique narrative qui s'expose dans le spectacle linguistique. C'est cela qui fait passer le domaine sensitif du protolangage vers le domaine intelligible de la sémiosis propre au langage. Ce saut qualitatif nous autorise à dire que dans le langage, il n'y a que du langage, conformément à l'hypothèse de SAUSSURE qui affirme que *dans le langage il n'y a que des différences* (SAUSSURE, 1982[1972], p. 166)

Autrement dit, nous pouvons considérer que cette suspension d'incrédulité permet d'adopter la position selon laquelle *une fois le monde converti en récit, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile* (RAKOTOMALALA, 2015, p. 12). C'est cela que nous apprend Jean PETITOT, avec son style propre :

« Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeur signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. » (PETITOT, 1981, p. 32)

À partir de cette suspension volontaire d'incrédulité, le langage en vient à explorer la catégorie du possible et donne naissance au mode subjonctif comme ce qui diffère éternellement du réel sous la forme d'un « ainsi mais pas encore », une formule que nous avons reprise à HEIDEGGER à partir de la caractérisation suivante du *dasein* :

Cet être-sous-la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée-de-la-main, l'outil *ainsi* sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 73)

Ce qui veut dire exactement que le langage qui s'est libéré de la nécessité de réalité introduit la sémiosis comme une catégorie du désir, et il s'inscrit plutôt dans le mode subjonctif. Le propre du désir est qu'on ne peut désirer que ce que l'on ne possède pas encore. De ce point de vue, la pragmatique comme modification du rapport interlocutif est au cœur de la catégorie du désir, donc du langage.

On peut admettre que dans la sémiotique dyadique, le signe a une fonction dénotative. Ce fonctionnement du signe adapté à la fonction déictique du protolangage et engage la transparence du signe.

Par contre, dans la sémiotique triadique, le signe s'opacifie et montre par sa forme ce qui est accompli par son énonciation. C'est cela qu'il faut entendre dans ce travail « réflexivité et fuite du réel ». Clarifions un peu les choses. Quand SAUSSURE dit que *la langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982[1972], p. 157), il nous permet de comprendre que la substance fer peut donner naissance à des couteaux, des fourchettes, des cuillers, des sagaies ou des haches. Dès lors, on comprend que dès qu'une fourchette est présente au sens linguistique et non biologique, qu'il s'agit d'une fourchette réelle, ou d'une fourchette dans un livre, ou encore d'une fourchette peinte dans un tableau ; elle renvoie au même parcours discursif défini dans la sémiotique triadique comme un troisième. C'est-à-dire, un déploiement horizontal de la signification qui fait apparaître ce que l'on peut faire avec elle : prendre la viande avec la fourchette, manger la viande, se nourrir, reprendre de la force, travailler, et ainsi de suite indéfiniment.

Mais ce déploiement de la signification au même niveau horizontal est extrêmement long et variable selon le sujet. Par exemple, après la suite « reprendre de la force », un autre sujet peut continuer par la séquence « faire la sieste » et ainsi de suite, indéfiniment.

De la même manière, on peut faire la liste de ce que l'on peut acheter avec une somme d'argent donnée qu'on la possède ou non. C'est cela la fuite du réel.

Ainsi, la réflexivité du discours consiste à interroger la forme et du même coup, il y a fuite du réel. La forme détermine les actions susceptibles d'être accomplies par son utilisation, or l'utilisation en linguistique n'est autre chose que l'énonciation qui crée *ipso facto* l'action déterminée par la forme.

Pour une approche empirique de la censure du réel, disons que les choses imaginées atteignent une perfection dont les choses réelles sont privées. Ainsi, une fleur réelle subira le poids néfaste du temps et des aléas climatiques, tandis que la fleur dans un roman est éternelle. C'est ce que nous montre sans jamais le dire le récit de *La rose de Paracelse*. En résumé, un disciple du savant Paracelse<sup>2</sup>, Grisebach voulait avoir la preuve que le maître peut

---

<sup>2</sup> La légende, cette aurore posthume qui ne revient qu'aux êtres d'exception, s'est emparée de Paracelse.

Un homme, un jour, était venu trouver l'illustre guérisseur et, très humblement, lui avait demandé :

– Est-ce bien vrai tout ce qui se dit sur toi ? Tes remèdes merveilleux, tes dons extraordinaires, ton pouvoir surnaturel ? Est-il vrai qu'à partir de leurs cendres tu puisses rendre la vie aux choses ? On m'a dit que, brûlant une rose, tu pouvais la ressusciter !

Enveloppant l'étranger d'un regard calme, Paracelse lui avait alors répondu :

– Ami, il ne faut point accrédi-ter de telles histoires. Non, vraiment, je ne suis rien qu'un très-pauvre homme, vivant dans les tribulations et la misère. Ce que je fais, je le fais de mon mieux, avec mon cœur. Voilà tout. Mais toi, ne donne pas créance aux paroles insensées. Va ton chemin, oublie ce qu'on t'a dit et qui ne vaut pas qu'on s'y attarde !

convertir tout en or. Pour en avoir la preuve, il proposait de l'or à Paracelse. Celui-ci montra à Grisebach l'absurdité de monnayer par de l'or la possibilité de tout convertir en or. Le disciple insista en jetant une rose dans le feu de l'âtre. La fleur brûla, Paracelse en ramassa les cendres dans le creux de sa main et fit un discours sur la catégorie du possible dont la fatalité que le vent dispersât les cendres à jamais. Grisebach, fut convaincu que le savant n'est qu'un charlatan, ramassa son or et promit de revenir quand il aura la foi. Mais quand celui-ci fut parti, voici ce qui se passa, nous continuons avec les mots précis du texte :

Paracelse était alors seul. Avant d'éteindre la lampe et se retourner vers son fatigué fauteuil, il versa délicatement la poignée de cendre d'une main à l'autre en concave, et il murmura un simple mot. La rose apparaît de nouveau.

Prendre à la lettre cet épilogue de la légende, ce serait manquer le but de notre propos et celui de la légende. La raison mérite d'en être expliquée. « Prendre à la lettre » peut être considéré comme la transparence du signe comme le signale RECANATI :

Transparence et opacité sont ainsi les deux destins possibles du signe : soit le signe, opaque, apparaît comme chose, soit, au contraire, il acquiert une quasi invisibilité et, diaphane, s'évanouit devant la chose signifiée. (RECANATI, 1979, p. 33)

Autrement dit, « prendre à la lettre », c'est inscrire le signe dans le cadre du structuralisme de SAUSSURE qui précise que signe Janus sert à désigner un objet du monde. Cf. (SAUSSURE, 1982[1972], p. 157). Pourtant, il nous semble que cette attitude n'est pas soutenable ; parce que connaître une langue coïnciderait à la connaissance universelle. La langue désigne le monde et si elle est transparente, il nous reste le monde physique dont l'étude est réservée aux physiciens ou aux naturalistes, ou encore à d'autres disciplines. Mais le physicien non plus, ou le naturaliste, ne peut pas étudier tout ce que la langue désigne. Il doit faire un choix alors que la langue désigne tout. Voici comment LAFONT exprime cette impossibilité de connaissance universelle :

Pour autant que nous avançons à l'intérieur du langage, nous ne connaîtrions jamais que lui et n'atteindrons pas une réalité objective, devant laquelle il s'établit en même temps qu'il en pose l'existence. Nous demeurons pris au spectacle linguistique. (LAFONT, 1978, p. 15)

Mais pour que nos langues produisent un spectacle linguistique, il lui faut le système de renvoi de signe à signes. Appelons maintenant ce système parcours d'évocations pour éviter

---

Or, tandis qu'il s'exprimait ainsi, Paracelse remuait dans sa main un peu de cendre.

– Mais pourtant, insistait l'homme, ces témoignages qui courent de ville en ville : se peut-il que tant de choses se disent sans raison ? Ton nom est sur toutes les bouches avec celui de la guérison et celui du prodige !

– Cher visiteur, crois-moi : il n'en est rien. Les gens racontent, mais ne te trouble pas. Je le répète : va ta vie, fais ton devoir, aide et aime tes proches et n'oublie pas Dieu sans qui tu ne serais rien. Mais laisse cette fable que répandent les langues bavardes et crois bien que je ne suis rien d'autre que ton frère parmi les hommes, celui-là même qui est ici devant toi.

Alors l'inconnu se retira. Et Paracelse, toujours, remuait la cendre dans sa main. Il suivit des yeux l'homme qui s'éloignait et quand sa silhouette se fut évanouie dans la distance, il leva lentement cette main qu'il avait tenue cachée et dans laquelle une rose venait d'éclorre.

l'amphibologie de la catégorie du désir. Diverses théories ont déjà traité chacune à sa manière ce fonctionnement du langage dans le parcours d'évocations. C'est le cas par exemple du protocole mathématique dont nous avons fait usage pour caractériser la sémiotique triadique, mais que nous avons déduit des textes de Joelle RÉTHORÉ :

En substance, la démonstration du caractère nécessaire de la triadicité est la suivante : on ne peut penser le nombre « un » sans concevoir en même temps sa limite (appelons-la « deux »). Or la conception du « un » et du « deux » comme deux entités séparées (l'unité et la dualité) implique un « troisième » d'une autre nature : un terme médiateur qui, en les pensant comme différents, les modifie. (RETHORE, 1980, p. 32)

Ce terme médiateur c'est le nombre « trois » qui permet de définir que la relation entre « un » et « deux » est la même entre « deux » et « trois ». Ce troisième est ce qui, la première fois, permet d'établir la prédictibilité à partir d'un ordre de la loi qui permet de continuer la série indéfiniment. Mais il est inutile de réaliser effectivement la série puisque dès que l'on connaît que la loi de la série s'énonce ici sous la forme de «  $n+1$  »

C'est cette loi qui est à la base du parcours d'évocations. Dès qu'une figure du monde est actualisée dans un discours, disons une rose par exemple, cette figure doit être considérée comme une forme qui renvoie à « beauté », puis à « séduction », puis à « femme », puis à « amour », puis à « mariage », puis à « enfant », puis à « éducation » et ainsi de suite indéfiniment, sans qu'il soit nécessaire d'avoir une rose à portée de main ou à portée de sens comme la vue par exemple.

C'est là que réside toute la différence entre Paracelse et Grisebach. Le disciple voulait une rose au sens : la vue, par contre Paracelse a une rose dans le parcours d'évocations, c'est-à-dire, il suffit d'évoquer une rose pour qu'elle déclenche un parcours d'évocations qui est intelligible et non sensible. C'est cela la réflexivité du langage, il s'adresse à l'intelligence et non au sens.

Une autre preuve de la réflexivité et de la fuite du réel dans le langage se trouve dans les tabous linguistiques. Le paradoxe du tabou linguistique est que les éléments interdits ne sont pas frappés d'inexistence. Ils existent bien mais ne doivent pas être prononcés parce que nommer, c'est faire exister. Ainsi, c'est une permanence universelle que tout ce qui concerne la féminité est frappée de tabou, parce que si cette figure est évoquée, elle déclenchera un parcours d'évocations qui peut engendrer la violence ; une violence dont l'interdit de l'inceste a pour mission de contenir.

C'est ainsi que dans la Genèse, il y a l'arbre aux fruits défendus ; dans le mythe grec, il y a la boîte de Pandore, dans le mythe malgache de la sirène, la femme est dénommée *ampelamananisa* pour que le mot tabou ne franchisse pas les lèvres (RAKOTOMALALA, 2013). Autrement dit, dire « arbre aux fruits défendus » ou « boîte de Pandore » ou « ampelamananisa » c'est faire réfléchir le langage sur la forme pour une fuite du réel au profit

d'un parcours d'évocations, c'est également engager le discours dans la préservation de la face.

Toliara, le 30 novembre 2016

## **Travaux cités**

- CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans J.-C. PARIENTE, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.
- COLEREDIGE, S. T. (1817). *The Major Works*. Oxford-New York: H.J. Jackson.
- CORBLIN, F. (1995). *Les formes de reprises dans les discours, Anaphores et chaînes de référence*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- DESSALES, J.-L. (2000). *Aux origines du langage*. Paris: Hermès-Sciences.
- DESSALES, J.-L., PIQ, P., & VICTORRI, B. (2006, Mars 20). "A la recherche du langage originel". Consulté le Octobre Samedi, le 15, 2016, sur halshs-00137573: <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00137573>
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la vérité*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2013). *La sirène I ou A: Pragmatique d'un mythe*. Récupéré sur Hal: hal-01231365
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 8). *Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique: exemple du français et du malgache*. Récupéré sur HAL: <tel-01238655>
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- REICHENBACH, H. (1966[1947]). *Elements of Symbolic Logic*. New York: Free Press.
- RETHORE, J. (1980, Juin). La sémiotique triadique de C.S. PEIRCE. *Langage*, 58, pp. 32-37.
- SAUSSURE, F. d. (1982[1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose, Choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*. Paris: Seuil.